

CHAPITRE II

LES CHRÉTIENS D'ORIGINE JUIVE
DANS LA LITTÉRATURE
RABBINIQUE ANCIENNE

Dans la littérature rabbinique, comme dans la littérature patristique, il est quelquefois question des chrétiens d'origine juive qui surgissent à l'occasion de conflits ou de mesures particuliers. Par ailleurs, on y trouve des informations relativement précises sur les relations entre les chrétiens d'origine juive et les pharisiens/tannaïtes – ceux que l'on désignera plus tard sous le nom de « rabbanites ».

Les seules attestations prises en considération ici ne sont pas censées dépasser le cadre des deux premiers siècles : c'est-à-dire l'époque de la formation du christianisme et de sa séparation d'avec le judaïsme, époque au cours de laquelle les relations entre chrétiens d'origine juive et pharisiens/tannaïtes sont devenues de plus en plus conflictuelles.

En effet, à partir de certaines décisions prises lors de la fameuse assemblée de Yabneh, qui a siégé autour des années 90-100, les chrétiens d'origine juive (notamment les nazoréens), à l'égal des autres opposants (comme les sadducéens, les esséniens ou les baptistes), ont été de plus en plus considérés par

les pharisiens/tannaïtes, devenus alors dominants, comme une « secte », qu'il convient d'éloigner par tout un dispositif, afin d'empêcher désormais la propagation de ses idées messianiques en faveur de Jésus de Nazareth dans un judaïsme qui, depuis 70, sous la pression des événements historiques, se veut de plus en plus uniforme¹. C'est alors que le patriarche Rabban Gamaliel II a proposé d'unifier les divers courants judéens autour d'une seule et même « *halakhah* » – projet qui sera partiellement réalisé par la suite tout au long des II^e-III^e siècles, et qui a contribué à la constitution d'une « norme » nouvelle, d'une « orthopraxie », que l'on qualifie aujourd'hui par l'adjectif « orthodoxe² ».

Les travaux sur les chrétiens d'origine juive dans la littérature rabbinique ancienne sont assez nombreux. Les sources ont été recensées déjà en 1903 par R.T. Herford qui a réuni, certes avec des lacunes, la plupart des témoignages du Talmud et du Midrash sur l'ensemble des chrétiens, d'origine juive comme d'origine païenne³. Il faut ajouter le célèbre ouvrage de M. Simon publié en 1948⁴, complété depuis par les travaux de L.H. Schiffman et D. Flusser⁵.

1. La question du min

Dans la littérature rabbinique, les opposants au mouvement pharisien/tannaïte, qui se donne

comme exclusif et majoritaire, sont désignés par divers termes techniques et notamment par celui de *min*.

D'une manière générale, dans cette littérature, il est relativement difficile de savoir quel champ sémantique recouvre le terme *min*⁶. Toutefois, une enquête étymologique relative au substantif *min* va permettre d'apporter quelques éclaircissements quant à ses significations et à ses applications.

Le terme *min* se trouve déjà dans la littérature biblique de langue hébraïque même s'il est assez rarement employé. Il signifie, au singulier, « espèce » – c'est ce qui ressort aussi d'une intéressante étude sur l'étymologie de ce mot menée par H. Cazelle dans toutes les langues sémitiques, qui en a conclu que, d'une manière générale, sa « notion fondamentale serait celle de propagation d'un être vivant dans une même nature »⁷.

Dans la littérature biblique de langue grecque, *min* est rendu, de façon exacte et habituelle, par *génos* qui signifie également « espèce » – c'est le cas par exemple en Gn 1, 11.12.21.24.25 ; 6, 20 ; 7, 14. Il est à observer que le grec *génos* traduit aussi l'hébreu *'am*, lequel renvoie à la notion de « groupe » ou de « famille » et par extension à celle de « peuple » – c'est le cas par exemple en Gn 17, 14.

Dans la littérature essénienne, le terme *min* est attesté avec le sens de « catégorie » ou de « variété » – voir 1QS 3, 14 ; CD 4, 16-17 et 12, 14.

Par la suite, le terme *min* paraît avoir désigné l'espèce qui se différencie, d'où, par une certaine exten-

sion plutôt péjorative, la « mauvaise espèce ». Il pourra donc être appliqué à toutes les personnes qui se constituent, ou qui tendent à se constituer en marge d'une certaine représentation se considérant comme « orthodoxe » – c'est-à-dire une catégorie particulière, un groupe ou une secte, considérée de ce fait, par une certaine majorité, comme « hétérodoxe ».

Chez Flavius Josèphe, le terme *génos* est employé pour désigner une « secte » mais dans le sens de « groupe » faisant partie de la nation judéenne – une fois pour les sadducéens (*Antiquités judaïques* XIII, § 297) et six fois pour les esséniens (notamment *Antiquités judaïques* XIII, § 172 ; XV, § 371).

Dans la littérature patristique, le terme *génos* est attesté chez Justin de Néapolis sous la forme dérivée de *génistai* (*Dialogue avec Tryphon* 80, 4), qui semble être une des dénominations, avec *mérista*, utilisées dans la Diaspora hellénophone pour faire référence à tout courant divergent ; dans le catalogue de l'hérésiologue chrétien, cette appellation devient celle d'un groupe juif particulier⁸.

Dans la littérature rabbinique, le terme *min* est utilisé pour désigner à la fois le groupe ou la secte et le membre du groupe de la secte – à l'égal du terme *goy* qui désigne à la fois le peuple non juif et toute personne non juive.

On a même proposé, mais de manière peu convaincante, de rattacher à la racine « fausseté, mensonge », connue par l'arabe et l'éthiopien, le terme *min* de la littérature rabbinique⁹.